

Les Loups de Babylone

1.

C'est une chose étrange de ne pas connaître la ville où l'on vit. Tout est décor. Tout est neuf. Tout est déjà en place, tout fonctionnait avant nous. C'est bien, pour les vacances. Pour ceux qui sont tombés là pour y vivre, c'est une autre affaire. Il va falloir apprendre à habiter ce décor. Apprendre les rues, les maisons, les gens. Apprendre à exister, en cet endroit qui est nouveau, qui ne m'a pas choisie, qui ne m'espérait pas. Pendant plusieurs semaines après mon arrivée, il y a eu une sorte d'amnésie, une trêve. Les mutations, c'est comme les deuils : ça occupe l'esprit. On est mutilé, amputé. La douleur de l'arrachement éclipse toutes les autres. Ma personnalité, mon identité, mes sentiments, je ne sais pas ce que j'en ai fait. C'est peut-être encore dans les cartons de déménagement.

Ce matin, jour de marché à Millau, je suis entrée dans une église. Dehors, le soleil cognait comme une brute. Ça sentait le melon. À l'intérieur, l'ombre, le

silence, la fraîcheur, et surtout la vieille odeur de bois, d'encens, de cire, de poussière froide, qu'on trouve partout dans les églises, qui donne une impression de familiarité, alors qu'on n'y a jamais mis les pieds. Je ne portais pas mon uniforme. Je l'avais laissé, bien repassé, suspendu à un cintre, le pantalon bleu dans les plis, la chemise raide. Alors je me suis sentie un peu nue, disons moins protégée, en robe et sandales, une casquette de sport à la main en guise d'éventail pour agiter un air frais qui sentait la cave. La lumière jouait à travers les vitraux, posant des touches diffuses sur un tableau exposé devant le chœur, où un Jésus kitsch offrait son cœur comme si c'était un bonbon.

On aurait dit un de ces tableaux bariolés du restaurant chinois où je vais manger presque tous les soirs depuis que je suis arrivée. On y voit des roseaux qui tremblent, des hérons dans le ciel, des carpes koï qui clignotent – et moi, je regarde ça pendant que je mange mes nems, pour me donner une contenance. Je fixe mon regard sur les poissons, sirotant ma Kirin sur fond sonore de musique asiatique, le seul autre son est celui des baguettes qui cliquettent dans les bols. Les serveuses ont tellement l'air de s'en foutre de vous que ça en devient rassurant. Apaisant. Les restaurants asiatiques sont les seuls où une femme peut dîner seule sans être observée.

Il n'y avait personne dans l'église, sinon une dame qui est entrée quand j'en suis sortie. Quelques heures plus tôt, les allées étaient pleines de gens qui chantaient.

Des bougies allumées brûlaient dans leurs petits pots de plastique rouge. J'ai failli en allumer une à mon tour, puis je me suis souvenue que je ne suis pas croyante. Et je n'ai rien à demander. Plutôt remercier, mais qui ? À part moi-même, je ne vois pas. Je me suis tirée. J'ai sauvé ma peau. J'ai failli y perdre ma santé, ma joie de vivre, ma personnalité. J'ai vidé un appartement commun, fait des cartons en vitesse, dormi chez trois personnes différentes avant de pouvoir partir. J'ai loué et conduit un Ducato 15 m³ sur près de six cents kilomètres, roulé la nuit, déchargé la fourgonnette avec l'aide du seul collègue qui se trouvait là ce jour-là et que je ne connaissais pas. Après quoi, j'ai remonté mes meubles, déballé mes cartons, rencontré mon chef, j'ai appris la géographie de la région, les infographies, les affaires en cours, les statistiques... J'ai fait tout ça parce que je *devais* le faire, je devais aller jusqu'au bout, ne pas craquer, tenir. Et j'ai tenu. Alors je me dis merci, en secret. Dans le silence de l'église.

Je suis sortie lorsque sa cloche sonnait une heure. On est dimanche, le jour où les hommes jouent aux boules sur le terrain tout proche de la gendarmerie. Aux boules, ou à la pétanque, ou à la quille de huit, ou à Dieu sait quoi : ils font rouler un truc au sol et ils crient. Et pendant ce temps, mesdames vont à la messe. J'ai récupéré des légumes flétris que les maraîchers donnaient maintenant que le marché fermait, goûté du fromage de chèvre du Larzac distribué sur la

pointe d'un Opinel, acheté du pain au levain naturel et de la bière artisanale. Puis je suis rentrée par les ruelles chaudes jusqu'à la caserne. Dans un passage, sur un mur délabré, une vieille affiche écornée : *Non à ce monde et au barrage*. Ça m'a fait sourire, avant de comprendre de quel barrage il s'agit. Sivens. Et ça m'a fait mal au cœur, un bizarre pincement. À chaque fois que je vois ce nom dans les environs, sur une pancarte ou une affiche, le spectre de Rémi Fraisse surgit dans mes pensées, comme une pierre dans un manteau qui me ferait couler, tomber dans le puits sans fond de la culpabilité collective, notre culpabilité de gendarmes. Mais « non à ce monde », vraiment ? C'est tellement typique d'ici, ce genre d'affiche, ce genre de graffiti, que ça n'étonne plus personne. Moi, je prends encore les affiches en photo avec mon téléphone et je les envoie à mes potes parisiens ou à mes anciens collègues. Ça les amuse, ça les change de *Nique la BAC* (souvent orthographié *Nike la bac* : ce n'est même plus une menace, c'est une marque).

Un chat a traversé la route devant moi, ventre à terre, les pattes qui tricotaient si vite qu'on les voyait à peine. J'ai poussé jusqu'au bord du Tarn, pour voir la rivière couler. L'automne est là, mais il ne pleut pas encore, alors la rivière est basse et ses rives limoneuses sentent la vase. Là, un homme faisait une démonstration de ricochets pour son enfant. J'ai pensé à *lui*, un instant. Il aimait bien faire des ricochets, lui aussi. Montrer

sa force, je suppose, son habileté. Démonstration de puissance, comme les pompes sur trois doigts. Les abdos en tablette de chocolat. Le poing tendu devant ma face. J'ai recommencé à avoir la gorge serrée. J'ai aspiré une grande bouffée d'air frais, ça sentait l'eau d'une façon un peu écœurante, la vase froide. C'est comme ça, maintenant. La solitude. Un drôle de goût de liberté et de tristesse, d'espoir, de silence.

J'espère qu'on me confiera une affaire les prochains temps. N'importe quoi, quelque chose qui me tiendra occupée, quelque chose d'un peu motivant, de distrayant.

2.

– Tu sais ce que tu veux être, plus tard ?

– Heureux.

Estéban était plutôt content de sa réponse à la psychologue scolaire. Il savait bien que c'était une citation de John Lennon, mais avec un peu de chance, elle ne le savait pas. Et puis, il trouvait ça très approprié. On lui répétait depuis l'enfance qu'un homme ne se limite pas à ce qu'il fait, qu'il n'est pas nécessaire d'avoir une situation pour mériter d'appartenir à la société. Là où il vivait, chacun exerçait plusieurs métiers utiles à la communauté, sans qu'aucun de ses membres se définisse par l'exercice de sa profession. Autrefois, dans la société capitaliste qu'ils appelaient *Babylone*, le père d'Estéban avait fait des études d'architecte. Depuis douze ans qu'ils vivaient à la Bergerie, il dessinait les maisons de gens qu'il connaissait vraiment et, de ses mains, aidait à les bâtir. Il y avait une grande différence entre être bâtisseur pour ses *amis* et être architecte pour ses *clients*... En fait, il y avait tout un monde. Et cela,

Estéban le savait. Et la psychologue l'ignorait. Elle lui sourit, sans qu'il sache si elle se moquait de lui ou si elle était réellement amusée.

– Je reformule ma question, reprit-elle. Est-ce que tu as réfléchi à ton orientation professionnelle ? Le trimestre n'est pas fini, mais on m'a transmis ton relevé de notes...

Elle fit une grimace, laissa planer un silence affligé, puis changea de sujet :

– Et pour ton anxiété sociale, je me suis laissé dire qu'il y a du mieux ? Tu viens en classe plus régulièrement que l'année dernière...

La psy se frotta le bout du nez. Estéban l'observait en silence. Elle mentait, il le savait : il avait lu un livre sur les signaux transmis par le langage corporel. Mais il aurait été malvenu de le lui faire remarquer.

– Ça va, reprit-il, j'ai quelques amis.

Cette fois, c'est lui qui mentait, mais il prit garde de ne pas toucher son nez.

– Pour la prochaine fois, reprit-elle, j'aimerais que tu dresses une liste des métiers qui t'intéressent. C'est déjà notre deuxième rendez-vous depuis la rentrée, et si je compte ceux que nous avons eus l'année dernière...

Il acquiesça, conciliant. Il comprenait qu'elle devait en avoir un peu marre de lui. Le dossier « Estéban Perrault » stagnait. Les enseignants s'inquiétaient. Il savait confusément qu'il était un exclu, un paria, mais ne voulait pas y accorder trop d'importance. Il se leva

avec son habituel sourire de gentil, un barrage contre la solitude.

Quelques minutes plus tard, il avait rejoint la salle où sa classe avait cours de maths. Dès qu'il frappa à la porte, la voix de la prof retentit, lui enjoignant machinalement d'entrer. Il n'en fit rien, savourant pendant quelques secondes encore la sérénité du couloir désert. Le calme avant la tempête.

Une fois à l'intérieur, il retomberait dans la cage aux fauves. Il retrouverait les sourires sarcastiques, les moqueries entre élèves, qui le blessaient même quand elles n'étaient pas dirigées contre lui. « Jamais, lui avait dit son père, tu n'auras d'ennemi. Des adversaires, tout au plus, mais pas d'ennemi. L'homme n'est pas un loup pour l'homme, et si tel était le cas, on dit aussi que les loups ne se mangent pas entre eux, ainsi les deux dictons s'annulent. Ces proverbes ne sont que le fruit de morales anciennes, héritage d'un passé guerrier et militaire où tout se conquiert au détriment de l'Autre, notre frère, et de la Nature, notre mère. Rien dans son essence n'oblige l'homme à exclure, à condamner, à combattre, encore moins à humilier, à exclure, à brutaliser. »

Estéban croyait tout cela, parce que c'était logique. Et puis son père avait de l'expérience dans le pacifisme. À l'âge de six ans, sur le Larzac, il avait connu le chantier militant de la Blaquière, résisté aux chars militaires, les

pieds nus dans la terre. Avec d'autres enfants de son âge, il avait fait reculer les blindés de l'armée. Alors, il devait savoir de quoi il parlait. Estéban n'avait jamais douté de ce credo. Mais force était de reconnaître qu'il devait exister autre chose, qui échappait à la logique pacifiste et humaniste. Un motif sous-terrain d'une incroyable force, plus ancien que les proverbes, que la morale, que la logique, plus puissant que la raison. Parfois, il le voyait palpiter chez les autres, comme une veine sombre. Le Mal.

La porte s'ouvrit de l'intérieur, le visage de la prof de maths apparut dans l'entrebâillement.

– Es-tu sourd, Estéban ? J'ai dit trois fois « entrez » !

Il s'excusa d'un naïf sourire et rejoignit sa place sous le regard narquois de quelques élèves qui le regardaient comme le spécimen d'une espèce rare. Les raclements des pieds de chaise sur le carrelage et quelques manipulations intempestives de sacs indiquaient une fin d'heure imminente.

– Tu as été absent pendant toute l'heure : tu rattraperas le cours que tu as manqué, fit la prof en le regardant. Tu demanderas à Cerise.

Il y eut un rire étouffé. Cerise venait du même endroit qu'Estéban, d'où son prénom bizarre et les sarcasmes qu'il déclenchait, inlassables, depuis quatre ans de collège. Mais Cerise n'était pas là aujourd'hui : elle était malade. L'enseignante, comprenant son erreur, tenta d'encourager les troupes :

– Bon, Cerise est absente. Qui veut bien prêter son cours à Estéban ?

Un lourd silence se fit. Personne. Personne n'avait envie de prêter son cours au babos de la classe. Parce qu'il avait les cheveux longs et qu'il habitait dans un lieu éloigné de toute civilisation. Un lieu où l'on ne regardait pas la télé, chez qui personne ne possédait de téléphone portable, un lieu en zone blanche, hors du monde, en somme. Les babos ne connaissaient aucune série, ne jouaient pas à des jeux en ligne, ne fréquentaient pas les réseaux sociaux. De cette carence, si extraordinaire pour l'époque, ils ne parlaient pas à leurs camarades du collège, de peur qu'on les plaigne ou qu'on se moque d'eux. Mais leur indifférence elle-même avait quelque chose d'embarrassant, d'un peu monstrueux. C'étaient presque des sauvages, au fond : vêtus sans effet de mode, avec des fringues de toutes les couleurs importées d'Inde, des chandails tricotés ou des jeans rapiécés. Quelques-uns, c'est vrai, étaient mignons et marrants, mais la plupart passaient pour des intellos totalement décalés, en dehors des modes, comme issus d'une autre époque. Certains profs les appelaient « les mormons », appellation qui les assimilait à une sorte de secte. Des mots vidés de leur signification, que les élèves répétaient à l'envi, croyant à une insulte.

Miraculeusement, au milieu du silence gêné, une feuille de cours couverte d'écriture atterrit sur la table d'Estéban, depuis la travée d'à-côté. Elle venait de

Cassandra. La nouvelle. Elle l'avait jetée là presque par hasard, comme par erreur, sans vraiment le regarder, sans parler.

– Merci, souffla Estéban.

Il n'y eut pas de réponse. Elle ne releva pas la tête de son sac à dos, qu'elle remplissait avec hâte, parce que le cours était terminé et qu'elle était pressée de partir. Au même instant, la sonnerie retentit.

Estéban tenta de faire entrer la feuille de Cassandra sans la froisser dans son livre de maths le plus vite possible. Lui qui était, en principe, parmi les premiers à quitter la classe, avait pris du retard sur le rangement de ses affaires : il le regretta aussitôt.

Une voix s'éleva au dernier rang, braillant le générique d'un dessin animé des années 80, *Les Mystérieuses Cités d'or* : « Enfant du soleil, tu parcours la terre, le ciel... » Parvenue au refrain, la voix s'éleva dans les aigus comiques : « Haaa-ha-ha-ha-ha, Estéban, Zia, Tao, les cités d'or. » Des pas se rapprochèrent. Estéban fut frôlé puis bousculé d'un coup de sac à dos, balancé d'un coup d'épaule violent par un adolescent au corps athlétique. Suivi de ses sbires, le garçon le dépassa et lui lança un coup d'œil hilare. Apparemment, la blague était drôle. Enzo, qui en était l'auteur, semblait la trouver toujours aussi pertinente. Comme s'il ne s'en était pas servi déjà des dizaines de fois depuis la rentrée scolaire, faisant de chaque journée qu'Estéban passait au collège une parodie de dessin animé. Une infernale comédie.

Ceux qui suivaient Enzo l'imitèrent. Des coups de sac répétés, en apparence involontaires, empêchèrent Estéban de se dégager et de sortir dans la travée, et bientôt il fut refoulé vers le mur, se rattrapa à sa chaise brutalement pour éviter la chute.

– Qu'est-ce que c'est que ce chahut ? intervint l'enseignante, se détournant un instant de l'armoire dans laquelle elle essayait de faire entrer un carton plein de calculatrices.

La bande accéléra le pas. Tous quittèrent la salle de classe, en s'esclaffant. Estéban resta seul, un peu pantelant, le dos au mur.

– Eh bien, Estéban, tu ne sors pas ? Tu as quelque chose à me dire ?

Il secoua la tête avec un faible sourire. De l'autre côté de la porte, dans le couloir, il aperçut la silhouette de cette fille, Cassandra. Immobile, elle semblait l'attendre. S'accrochant à ce faible signe amical, il sortit sans rien dire.

Ensemble, ils quittèrent Millau par le même bus scolaire, celui qui desservait Le Rozier, à la limite de la Lozère.

Jusqu'à Rivière-sur-Tarn, il y en avait pour une demi-heure de trajet. Ce voyage était le même qu'au matin, sinon qu'on allait vers les montagnes au lieu de les quitter, et ce retour était toujours, pour Estéban, un soulagement. Les grands causses l'attendaient, leurs parois massives, leurs défilés, leurs grottes à flanc de

rocher, leurs vautours : c'était revivre, après l'apnée du collège. Sur le trajet, il retrouvait d'habitude ses comparses de la Bergerie : Cerise, Hugues et Élias, qui fréquentaient le collège. Les enfants de moins de dix ans étaient encore scolarisés à domicile, comme il l'avait été lui aussi, avant d'entrer en sixième. Dany, la doyenne de la communauté, faisait la classe aux petits jusqu'à leurs dix ans, après quoi, on les envoyait à Millau. Il fallait qu'ils voient un peu du pays. Qu'ils entrent dans le monde, qu'ils se frottent à Babylone.

Le bus les déposait avant Peyrelade, au pied d'une montagne où trônait, à mi-pente, un rocher fantastique où s'accrochaient les ruines d'un château. Laisant le château à leur gauche, ils rejoignaient l'autre rive du Tarn. À flanc de colline, au lieu-dit Pinet, c'était le territoire de la Bergerie. La communauté, installée dans ce lieu qu'elle avait acheté douze ans plus tôt, vivait en autonomie (mais non en autarcie) d'élevage ovin, de fromage de chèvre, de miel et d'activités éducatives diverses rassemblées sous les termes nébuleux de « coaching bien-être » et d'« ateliers nature », proposés entre autres par les parents de Cerise. Une fois descendus du car, les ados aimaient traverser le Tarn à gué. En hiver, ils le faisaient par un antique pont que n'empruntaient pas les voitures. Le chemin des écoliers s'achevait alors par une montée raide, à flanc de colline, une sente tracée à travers les buissons et les ronces. Tout cela leur prenait un bon quart d'heure qu'ils occupaient de

conversations sur leurs sujets favoris. Cerise parlait d'histoire, Hugues des dinosaures et Élias dissertait sur les insectes. Estéban observait les vautours, ses oiseaux préférés. Parfois, il parlait du Mal, sur lequel il menait des recherches obscurément philosophiques. Personne ne l'écoutait. On lançait des cailloux dans le Tarn. On comptait les truites.

Ce soir-là, pour la première fois de sa vie, Estéban fit le trajet en compagnie d'une fille qui n'était pas de sa communauté. Il prit cela comme une diversion providentielle. Depuis plusieurs jours, quelque chose pesait au fond de son cœur, une chose invisible en extérieur, sur laquelle le temps passait sans la faire disparaître, comme une pierre dans le lit d'une rivière. Tout ce qu'il fallait, c'était faire couler l'eau plus vite, activer le torrent des pensées et des sensations. Peut-être qu'ainsi, il en oublierait son propre secret ? Comme le torrent fait glisser les pierres plus loin : chasser les mauvais souvenirs, en s'en fabriquant de nouveaux.

Depuis la rentrée, il avait déjà remarqué Cassandra dans le groupe des collégiens qui prenaient le même autocar, au milieu des centaines d'autres qui rentraient vers le Larzac, la Dourbie, Saint-Bauzély. Elle détonnait : son accent n'était pas celui de la région, ses manières non plus. Il voyait bien, à sa manière de parler et de se vêtir, qu'elle n'était pas non plus de son monde, de ceux que les autres appelaient les babos. Pur produit du libéralisme, sans aucun doute, la tête farcie de ce

consumérisme qu'on fourre de force dans la tête des enfants de Babylone dès leur naissance. Une fille de la ville, sans aucun doute, mais juste assez paumée pour ne pas se rendre compte qu'elle n'aurait pas dû lui parler, au risque de flinguer sa réputation. C'était elle, en lui tendant le cours de maths, qui avait franchi la barrière invisible.

Ils s'étaient assis côte à côte, dans le même silence abruti, juste derrière le chauffeur, une place peu enviée où Estéban se savait tranquille et relativement protégé des bousculades par la présence de l'adulte. De plus, comme il était sujet au mal des transports, il pouvait regarder droit devant lui, par la baie du pare-brise. Cassandra regardait sur le côté le paysage défiler, le nez collé à la vitre. Lorsqu'il avait pris place près d'elle, elle n'avait pas eu cet air outré des filles du collège quand il s'avisait de leur adresser la parole. Elle s'était contentée de lisser ses cheveux blonds de ses deux mains très blanches, avant de tourner ostensiblement la tête vers la vitre. Alors qu'ils approchaient du viaduc ferroviaire de Compayre, le silence entre eux, amplifié par le chahut derrière eux, finit par opprimer Estéban qui avança la première chose qui lui passait par la tête :

– C'est sympa de m'avoir prêté ton cours de maths. Je vais le recopier ce soir, je te le rendrai demain.

Elle se tourna vers lui, écarquilla les yeux en signe de stupeur puis revint fixer, à travers la vitre du car, les toits orange, les clochers et les grands rochers blancs.

Les premiers contreforts du causse de Sauveterre. Au bout d'un long moment, elle lâcha :

– Qu'est-ce que tu veux que j'en foute, de toute façon.

– Ah bon ? Tu n'apprends pas tes cours tous les jours ?

Moi, si.

Se tournant de nouveau, elle lui jeta un regard plein de vague répugnance.

– Je rigole, s'empressa-t-il d'ajouter.

Il n'aurait pas fallu la repousser juste après avoir fait connaissance : ç'aurait été trop bête. Ce genre de mirage s'était déjà produit assez souvent. Avec les filles, ce revirement pouvait prendre des formes variables, allant du mépris silencieux à l'éclat de rire moqueur. Mais au moins, avec elles, pas de brimades physiques, c'était déjà ça. Prudent, il préféra changer de sujet de conversation :

– Tu vivais où, avant d'arriver au collège ? T'es pas du coin ?

Cassandra soupira et retourna à la contemplation du paysage.

– À Blagnac, à côté de Toulouse. Et avant, à Perpignan.

– Tu as beaucoup déménagé, dis donc ! Toujours en ville ! Ça a dû te faire bizarre, d'arriver dans le coin. Qu'est-ce qu'ils font, tes parents ?

– Pourquoi, t'es de la police ?

Voyant l'expression étonnée d'Estéban, elle se radoucit.

– J'étais en foyer.

Désarçonné, Estéban devina, derrière la provocation,

la pudeur, la tristesse, et cette amertume qui soudain trouvait une explication.

– Et maintenant ? Je veux dire, ici, tu es encore en foyer ?

– T'es con, y a pas de foyer dans ce bled ! Famille d'accueil.

– Ah, d'accord, concéda Estéban, qui n'avait aucune idée de ce que ça signifiait. Ils sont sympas ?

Cassandra haussa les épaules, puis laissa échapper un flot d'air entre ses lèvres qui résonna comme un pet.

– Je compte pas rester, de toute façon.

– Pourquoi ?

Elle fit un geste pour désigner la silhouette du village de Pailhas qu'ils traversaient, les maisons en pierres apparentes, la supérette dont ils approchaient, et son geste parut englober l'étendue de la montagne dont l'ombre commençait à atteindre la route.

– T'as vu à quoi ça ressemble ? C'est pas pour moi, ici.

– Tu préfères la ville ?

– Ouais, c'est ça : je préfère la vie.

Malentendu ou jeu de mots ? Estéban ne trancha pas. Dans cette zone incertaine, il décida de sourire. Cassandra le regarda, tranquille, détachée et, soudain, sourit aussi. Ils se turent, un peu stupéfaits d'en avoir tant dit.

Le bus ralentit : ils arrivaient à Rivière-sur-Tarn. Cassandra se leva et passa devant lui. Pendant un instant, à la faveur d'un cahot de la route, leurs genoux

se cognèrent, leurs pieds aussi, elle était tout contre lui. Il sentit son odeur de tabac froid, de lessive et d'essence.

– Ils travaillent à la station-service, tes parents adoptifs ?

Elle se retourna, déjà dans l'allée, et lui jeta un regard exaspéré.

– Putain ! T'es grave, toi ! Une *famille d'accueil*, je t'ai dit ! C'est pas des parents adoptifs ! Et puis d'abord, comment tu sais, pour la station-service ?

– L'odeur d'essence... Pardon, je suis maladroit. Allez, dépêche-toi, tu vas rater ton arrêt !

Mais Cassandra ne bougea pas. Le chauffeur se retourna, la chercha des yeux. Il cria bien fort à son intention : « Rivière ! Station-service ! » mais puisque Cassandra entre-temps s'était rassise, la porte du car se referma dans un bruit de vérin. Le bus redémarra. Cassandra fixait Estéban de son regard sombre.

– Tu sais quoi ? Vas-y, emmène-moi dans ton truc, là, ton village de babos. Je m'en bats les couilles, de la station-service.

Le reste du trajet, jusqu'au carrefour où descendait Estéban, s'accomplit dans un silence hébété.

À l'approche du chemin descendant vers le camping au bord du Tarn, le conducteur arrêta l'engin sur le bas-côté. Estéban se leva. L'arrêt n'était pas matérialisé : son existence même était le fruit d'une longue tractation avec la compagnie qui assurait les transports scolaires.

Juste avant, la route faisait un virage un peu serré, un peu dangereux, en surplomb du Tarn, après quoi la route s'élargissait et permettait même le tracé d'une zone de dépassement. C'est là que le bus stationnait, pour laisser s'échapper les babos.

Hugues et Élias, assis côte à côte au fond du bus, se levèrent et descendirent dès que le conducteur ouvrit les portes. Estéban sortit par l'avant, comme d'habitude, après un « bonsoir » poli au conducteur. Derrière lui, il sentit une présence : c'était Cassandra qui sautait du marchepied à sa suite.

Il n'osa pas se retourner. Laisant ses comparses pénétrer avant lui sur le sentier herbeux qui descendait vers le Tarn, il traînait les pieds, pour donner le temps à Cassandra de le rejoindre. Il entendait le crissement de ses baskets sur les cailloux.

Élias, qui marchait en tête, se mit à siffler une chanson de Matmatah, un air entraînant qui leur venait dès qu'ils prenaient le car, par association d'idées, à cause des paroles : *Si dans le bus tu t'es fait choper, viens donc faire un tour à Lambé...* La chanson parlait, comme toutes les autres qu'ils connaissaient par cœur, de désobéissance, d'écologie, de fête, de politique, de cannabis et d'amour. Elle faisait partie du répertoire commun de la Bergerie où les chansons de Matmatah, de Tryo, de Damien Saez, de Sinsemilia ou des Têtes Raides, apprises dès le berceau, cimentaient la culture commune. Estéban reprit le refrain, rituellement.

– Tu chantes quoi ? fit la voix derrière lui.

Il ne se retourna pas. Il préféra ignorer sa question, certain qu'elle ne connaissait pas ce genre de musique et redoutant d'avoir à fournir des explications.

Les deux garçons avaient pris de l'avance, ils étaient déjà de l'autre côté du pont. Ils empruntaient le sentier pierreux qui grimpait à flanc de colline.

– Ils habitent là aussi, les deux autres ?

Tout en jetant un coup d'œil machinal au Tarn qui coulait en contrebas, Estéban eut un murmure d'assentiment.

– Vous habitez tous ensemble, c'est ça ?

– Oui, dans une grotte, fit-il d'un air neutre.

Cassandra s'arrêta et leva la tête vers la montagne qui les surplombait et où se devinaient des trous dans la roche.

– Sérieux ?

Estéban eut un léger rire. Elle comprit qu'il se moquait d'elle. Sans plus poser de questions, comme domptée, elle le suivit.

Ils passèrent le pont de pierre, sous lequel le Tarn grondait. Les galets recouverts de mousse s'entrechoquaient au gré du courant. Sous un peuplier grelottant dans le vent d'octobre, Estéban aperçut une bâche de plastique noir qui flottait. Pollution, sans doute. Un sac-poubelle jeté au hasard de la route ? Il fit une grimace désapprobatrice.

– C'est quoi, ça ?

Cassandra, encore sur le pont de pierre, pointait du doigt la silhouette d'une éolienne de pompage dépassant des châtaigniers, à flanc de colline.

– C'est chez nous, ça.

– C'est un moulin ?

– Oui, un moulin à vent, si tu veux.

– On se croirait trop dans un film. Américain, genre.
Estéban sourit. Elle n'avait pas encore vu la suite.

Un sentier s'enfonçait dans un sous-bois, obscurci par l'ombre des rochers au-dessus d'eux. D'épaisses feuilles de chênes craquaient sous leurs pas. Tout y sentait la mousse et l'humidité, la fraîcheur. Dans six cents mètres, il ferait plus clair. Alors, surgiraient les premières maisons.

La première qu'on distinguait, en arrivant par cette voie, était une cabane en hauteur. Et encore, il fallait être observateur. Elle était construite dans un triangle de hêtres. Lorsque les arbres étaient feuillus et bien verts, seule une échelle de corde traînant au sol trahissait sa présence. En continuant, on voyait surgir des frondaisons le toit en lauze de la grande bergerie, ancien abri à moutons devenu maison communautaire, qui donnait son nom au hameau. Il fallait encore faire quelques pas au milieu des châtaigniers pour déboucher sur une petite place, d'où partaient des chemins de terre. Accrochés à flanc de montagne, une suite d'abris de pierre prenaient appui sur la roche dont ils épousaient les cavités. Couvertes de mousse,

percées de rares ouvertures, c'était une enfilade de cinq maisons troglodytiques, agréablement fraîches en été, humides en hiver. C'est dans ces habitations que vivait Estéban.

Le chemin sinuait devant les maisons et redescendait en contrebas, vers un champ. En lisière du champ, une nouvelle bergerie, plus récente que la première, abritait les chèvres et les moutons.

Tous les sentiers menant d'un lieu à l'autre étaient jalonnés de pancartes en bois, les noms des maisons y étaient peints sur un fond bariolé. Dans les branches des arbres, quelques drapeaux de prière tibétains décolorés pendaient comme des fanions de Quatorze Juillet.

On entendit le bruit d'un moteur, bientôt coupé.

– Hein ? Mais les voitures peuvent venir ici ? interrogea Cassandra, stupéfaite.

Estéban éclata de rire.

– Bien sûr ! Comment on ferait, sinon, pour aller sur les marchés ? En réalité, on peut rejoindre la route qui part de La Cresse et ensuite, aller jusqu'à Millau... Mais le bus scolaire ne passe pas par là.

Une petite fille aux pieds nus traversa le sentier devant eux et rejoignit Hugues, qui la prit dans ses bras. Une deuxième enfant, haute comme trois pommes, passa, vêtue d'un t-shirt pour tout vêtement, à la poursuite d'une oie plus grande qu'elle qui traversait la place en cacardant.

– C'est quoi, ces nains qui sortent de partout ? grommela Cassandra. En plus, c'est des sauvages. Elle a même pas de culotte, la gosse. C'est dégueulasse.

Estéban renonça à lui présenter les autres enfants. Mal à l'aise, il la conduisit cependant tout droit à la maison commune. Au moins, là-bas, il y aurait des adultes, qui sauraient se comporter avec la dignité qu'elle semblait réclamer.